

Alain Besançon

Adieu à Kołakowski

Comme tous les pays tombés sous le communisme soviétique, la Pologne a eu ses dissidents. Certains se sont distingués par leur profondeur, Czesław Miłosz, Herling-Grudziński, Alexandre Wat, etc. Mais surtout la Pologne a été capable d'une pensée philosophique à la hauteur de ce qui il y avait de plus intelligent en Occident, capable donc de traiter d'autre chose que des horreurs communistes, d'entrer de plain-pied dans la pensée contemporaine. Le plus brillant de ces philosophes a été Leszek Kołakowski.

Il est né en 1927 à Radom, ville que j'ai traversée dans les années soixante-dix et qui m'a paru lugubre entre toutes les villes de la Pologne des années noires. Pendant la guerre, il ne fut pas déporté comme tant d'autres en Sibérie, il ne fréquenta pas l'école parce qu'il n'y en avait plus, sauf de temps en temps l'école clandestine organisée par la Résistance, et il lut toutes sortes de livres avec l'aisance que lui procurait sa précoce intelligence. Il soutint en 1953 une thèse sur Spinoza et il fut nommé professeur d'histoire de la philosophie à l'Université de Varsovie. Il croyait alors au témoignage de son ami Baczkowski, que le danger principal que courrait la libre philosophie était de tomber sous les forces régressives de la religion et de l'extrême droite. Il devient membre du Parti communiste. Il *comprit*, comme le meilleur de sa génération, en 1956, l'année du rapport Khrouchtchev et du premier soulèvement de la Pologne.

Il faut remarquer que les esprits brillants de cette génération sortaient presque tous du communisme qui les avait séduits un moment et dont ils purent, grâce à ce court passage, analyser rétrospectivement la perversité. Bronisław Baczkowski, Krzysztof Pomian, Bronisław Geremek sont les plus connus en France de cette bande remarquable. Ils ne devinrent pas des hommes de droit, ni des nationalistes polonais mais ils élaborèrent une position qu'il faut qualifier, en profondeur, de *libérale*. Anticommunistes, certes, sans la moindre concession, mais considérés plutôt centre gauche sur l'échiquier politique actuel de leur pays.

À partir donc de 1956 Kołakowski lutta pour la liberté de pensée, pour la liberté politique, pour toutes les formes de liberté. Ensuite, il connut la vie errante des intellectuels exilés de haut rang, allant de grandes universités en grandes universités, McGill, Berkeley, Chicago. Je ne sache pas qu'on lui ait offert en France un poste à sa mesure. *All Souls*, à Oxford, le reçut au nombre de ses *fellows*, et il se fixa en Angleterre. Il reçut tous les honneurs possibles. Il fut choisi pour les *Jefferson lectures*, il fut le premier récipiendaire du prix Kluge, décerné par la Bibliothèque du Congrès. Cependant, l'exil reste l'exil, l'exil amer. Il revint souvent enseigner en Pologne après 1990, mais il resta à Oxford.

Leszek Kołakowski a écrit une œuvre extraordinairement abondante et variée. Pas loin de trente livres et de très nombreux articles. C'est après 1956, une fois qu'il fut sorti de l'incarcération idéologique, que son talent a pu se déployer.

Il a payé le prix de sa libération en écrivant son monumental *Main Currents of Marxism*, en trois volumes. Il montre d'une part la nullité philosophique de cette pensée, et d'autre part il insiste sur sa logique et sa continuité. Les inepties inénarrables de Lénine et de Trotski découlent bien de Marx. Il n'y a pas de rupture entre les uns et les autres, contrairement à ce qu'affirment ceux qui ont honte de ce qu'est devenue la pensée léniniste. Bien qu'à l'état décomposé, le marxisme soviétique est bien du marxisme. Le troisième volume de cette somme, malgré les efforts de plusieurs, n'a pas été traduit en français, et c'est bien dommage parce que c'est dans ce troisième volume qu'il traite de Lénine et de Trotski qui ont encore, comme on sait, des disciples fidèles et enthousiastes dans notre pays. L'ouvrage est d'une clarté lumineuse. Quand on l'a lu de bonne foi, l'affaire est réglée.

La réflexion du très jeune Kołakowski a commencé par une enquête sur la religion dans ses relations éventuelles avec les croyances idéologiques du siècle. Toute sa vie il a continué cette réflexion. En s'éloignant progressivement de ses positions initiales il a approfondi le thème. Il a commencé par une somme, traduite en français, *Chrétiens sans Église : la conscience religieuse et le lien confessionnel au XVII^e siècle*. C'est une vaste enquête dans l'univers compliqué des mouvements dissidents du catholicisme et du protestantisme de

cette époque. Le livre est savant, brillant, mais la pensée se cherche encore. Elle se précise avec un admirable Pascal : *Dieu ne nous doit rien : brève remarque sur la religion de Pascal et l'esprit du jansénisme*. Il faut lire aussi *Religion : If There Is no God* qu'il écrivit directement en anglais et qui synthétise l'état de sa pensée en 1984. Il continua d'évoluer. Proche ami de Jean-Paul II, il vint souvent à Castel Gandolfo. Mais, à ma connaissance, s'il n'a cessé de se rapprocher de la religion, c'est de façon asymptotique et il a jusqu'au bout gardé la distance critique. Ce qui ne diminue en rien la pertinence de son propos. Il a souhaité un enterrement religieux.

S'il faut à tout prix placer Kołakowski dans une tradition philosophique, il me semble que c'est dans la tradition sceptique. Il a écrit d'admirables textes sur Hume. Il a une affinité manifeste avec le XVII^e siècle européen, précisément anglais et français. Même rapidité, même limpidité, même faculté, portée très haut chez lui, d'être à la fois léger et profond. Je me souviens de la nuit où j'ai lu sans pouvoir m'en détacher son tout dernier livre : *Why Is There Something Rather Than Nothing* (2007), admirablement traduit, dans l'anglais le plus pur, par sa fille Agnieszka. Il passe en revue les vingt ou trente « grands philosophes », depuis Parménide jusqu'à Husserl et aux contemporains. Il résume en quelques pages ce qu'ils ont vraiment voulu dire, leur fond, leur intuition mère, l'essence de leur philosophie. Puis, en une page ou deux, il fait voir leur talon d'Achille, leur limite, à cause de quoi aucun d'eux, malgré son ambition, malgré la hauteur de son effort, n'a pu mettre un point final à la philosophie. La virtuosité est étourdissante. Il faut être un très grand professeur pour atteindre cette aisance, pour se promener avec cette agilité dans la forêt des systèmes, et aussi un grand écrivain très spirituel et très drôle. Une merveille.

En Pologne, Kołakowski n'est pas considéré seulement comme un philosophe, mais comme un écrivain. La Pologne était un pays où la noblesse (les *magnats*, la *szlachta*) était très nombreuse et donnait sa marque au pays. On y prisait l'élégance. Kołakowski, dans ses innombrables articles, dont *Commentaire* publie l'un des plus célèbres et des plus sages, était un homme d'esprit particulièrement élégant. Il aurait dû plaire au public français, si celui-ci avait encore gardé le ton de Voltaire ou de Diderot. Mais justement il ne l'avait pas gardé, et le style limpide de ce Polonais, si éloigné du jargon philosophique

parisien, joint à son anticommunisme et à son libéralisme, n'avait rien pour plaire à nos « intellectuels ».

On me permettra ici d'évoquer sa distinction physique, parce que je l'ai côtoyé depuis trente ou quarante ans en qualité d'ami – un ami bienveillant pour mes écrits et pour ma personne, ce qui me faisait beaucoup d'honneur. Il était long et fin, avec un type nettement polonais, le teint et les cheveux clairs, les yeux bleus très pâles. Sa santé était fragile. Je crois qu'il avait eu, jeune, une tuberculose osseuse et il ne quittait pas sa canne, sa célèbre canne en plexiglas que je n'ai vue à personne d'autre. De plus, à Oxford, il était passé sous un autobus, ce qui n'avait pas arrangé les choses. Il y a peu d'années, à Vienne, il m'avait paru si épuisé après son discours que j'avais été inquiet et que j'avais appelé son épouse. L'an dernier, j'ai participé à l'hommage que lui rendaient ses amis à *All Souls*, pour son quatre-vingtième anniversaire. Il était presque aveugle et ne pouvait plus lire, mais il était heureux, serein, toujours avec cette même distinction d'allure. Je l'ai encore revu à Varsovie en mai 2008. Il me parut alors aller mieux. Il s'en est allé, le 17 juillet de cette année, l'un des derniers de sa génération. Le dur faucheur avance, « pensif et pas à pas vers le reste du blé ».